

Communication de
Monsieur le Docteur Paul Vert



Séance du 17 décembre 2010



Présences françaises à Philadelphie 1777-1832
de La Fayette à Tocqueville

Séjournant à Philadelphie plusieurs semaines chaque année depuis 35 ans, logeant à portée de voix des lieux historiques de l'Indépendance américaine, j'y ai trouvé des témoignages de la présence de nombreux français ou de personnes francophones à la fin du XVIII^{ème} et au début du XIX^{ème} siècle.

Le choix des dates qui délimitent cette présentation tient à l'évènement que fut l'arrivée de La Fayette à Philadelphie en juin 1777 et à l'impact durable que marqua la visite d'Alexis de Tocqueville en 1831-1832 donnant lieu, trois ans plus tard, à la publication de son ouvrage « *De la Démocratie américaine* ». Nous avons conscience du caractère parcellaire de cette présentation qui, en choisissant de relater la petite histoire de quelques personnalités françaises à Philadelphie, rencontrera pourtant quelques moments de la grande histoire de chacun des deux pays à cette époque, et aussi l'abandon progressif des ambitions de la France dans le Nouveau Monde.

Par delà, quelques récits anecdotiques, nous tenterons de situer les faits dans le contexte de l'évolution des idées avec, en anticipant la conclusion, la conviction que ce qui distingue de nos jours certaines conceptions politiques dans les deux pays avait ses prémices dès la naissance des deux Républiques.

Le premier voyage de La Fayette

Fin juin 1777, Marie-Joseph Gilbert du Motier, marquis de La Fayette (1757-1834) avec une dizaine de compagnons, officiers français de la noblesse,

arrive à cheval en vue de Philadelphie. Il y a parmi eux, Louis-Marie Vicomte de Noailles, son beau frère et Louis-Philippe Comte de Ségur. Ils ont débarqué à Georgetown (quartier actuel de Washington), ils viennent se mettre au service des « insurgents » dont l'armée est commandée par George Washington.

Tout avait commencé à Metz où le 8 Août 1775, Victor François Comte de Broglie (1718-1804), gouverneur militaire des trois Evêchés, recevait William Henry de Hanovre Duc de Gloucester (1743-1805) frère du roi d'Angleterre George III avec qui il était en mauvais termes pour n'avoir pas demandé l'autorisation d'épouser Maria, Comtesse de Waldegrave, ancienne roturière, fille naturelle de Sir Edouard Walpole (1706-1784).

Durant le dîner, auquel assistaient La Fayette et de Noailles, il fut question de la guerre qui éclatait entre la jeune armée américaine et les troupes anglaises après des années de conflits économiques et fiscaux entre les treize Colonies et la Grande Bretagne.

Sans doute le Duc de Gloucester, qui avait pris le parti des insurgés, avait-il été enthousiaste au point que La Fayette décida de quitter Metz et de partir s'engager aux cotés des américains. Il y avait, certes, la recherche d'un idéal dans l'esprit des Lumières, mais aussi, sans doute, le souvenir de son père Michel-Louis de La Fayette (1731-1759) tué par les anglais à la bataille de Minden en 1759.

Arrivé à Paris, le jeune La Fayette a 20 ans. Il fait part à la Cour de son projet d'affréter, à ses frais, un navire pour rejoindre l'Amérique, ce qui lui est interdit. Mais il a rencontré Benjamin Franklin (1706-1790) arrivé à Paris fin 1776, il signe son engagement auprès de Sileas Deane le 7 décembre 1776. C'est du port de Pasajes, au Pays Basque Espagnol, qu'il appareille clandestinement à bord de « La Victoire » le 26 Avril 1777. Il arrive le 17 juin à Georgetown.

À Philadelphie, il n'est d'abord pas reçu par G. Washington, au point qu'il propose au Congrès de servir sans solde. Une recommandation de B. Franklin, arrivée entre temps, arrange tout, La Fayette est nommé officier dans l'armée américaine. Après leur rencontre le 1^{er} août 1777, il deviendra une sorte de fils adoptif de G. Washington qui n'avait pas d'enfant. Pressé d'en découdre, il participe à la bataille de Brandywine où il est blessé le 11 septembre 1777. Il rentre à Paris en héros, il retrouve son épouse Marie-Adrienne de Noailles. Il prénommera son fils né le 29 décembre 1779 Georges Washington du nom de son parrain. À Philadelphie, la bravoure des officiers français fait grand bruit.

Philadelphie vers 1776

Fondée par William Penn et les Quakers, gérée par Logan, puis « modernisée » par B. Franklin, Philadelphie est, à cette époque, avec environ 45 000 habitants (sans les Indiens et les esclaves !) la plus grande ville des États-Unis. Son architecture et son urbanisme sont typiques du XVIII^{ème} siècle, ne devant rien au hasard des époques. Pas de murs d'enceinte, pas de Champ de Mars, pas de casernes. C'est un grand port marchand sur le fleuve Delaware navigable depuis la haute mer à 120 km de l'embouchure. Il commerce avec l'Europe, les Antilles, l'Amérique du Sud.

La population y est déjà cosmopolite, venue principalement d'Europe avec au moins douze religions différentes, la liberté de culte étant un des principes fondamentaux de la Pennsylvanie. La bourgeoisie, principalement celle du négoce et des affaires, est prospère, de religion anglicane ou épiscopaliennne, ou aussi presbytérienne, en plus de celle des Quakers. On vit en partie sur le mode communautaire.

Depuis 1774, le Congrès Continental, future chambre des Représentants, se réunit à Philadelphie à mi-chemin de Boston et de Charleston.

En 1790, environ un sixième de la population est francophone : des Huguenots, des Acadiens, des gens de Saint-Domingue, des Émigrés. La France est à la mode depuis 1777 jusqu'aux nouvelles de la Terreur à partir d'août 1792.

Les esprits sont agités, partagés entre les Fédéralistes, fidèles à la Couronne d'Angleterre, et les Républicains (insurgents) qui veulent bâtir un État démocratique. Ce débat est partout, dans les salons, au Congrès, dans les journaux en particulier le Pennsylvania Magazine, où l'ancien Quaker anglais, Thomas Paine (1737-1809), philosophe pamphlétaire, développe ses arguments, non seulement pour l'indépendance, mais aussi pour le républicanisme.

La bataille de Lexington aux portes de Boston le 17 avril 1775 avait marqué le début de la Guerre d'Indépendance, malgré George III qui menaçait les américains d'une « punition éternelle ».

La France et la Guerre d'Indépendance

Un ensemble de conditions vont faire les esprits à l'idée d'aider la Révolution américaine. Il y a, à Paris Sileas Deane, émissaire du Congrès arrivé en 1776 qui recrute des volontaires et travaille avec Beaumarchais, qui dès 1775, avec l'aide de Vergennes, Secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères, puis, Arthur Lee, député secret du Congrès, envoie aux Etats-Unis, armes et munitions.

Benjamin Franklin, ambassadeur des États-Unis, arrivé lui aussi fin 1776, a été accueilli avec chaleur et enthousiasme, en particulier, au sein de la Loge des neuf Sœurs fondée en 1774^[1]. Il y rencontre Mirabeau, Condorcet, Paoli, Guillotin, Desmoulins, mais aussi des artistes comme Greuze et Houdon. M^{me} Helvétius, égérie de ce monde des Lumières tient un salon, qu'on appelle « le Cercle d'Auteuil ».

Franklin a obtenu la signature par Louis XVI, le 6 février 1778, d'un « Traité d'alliance offensive et défensive »^[2]. Malgré les difficultés du Trésor français il est décidé d'envoyer aux États-Unis un corps expéditionnaire. Placé sous les ordres de Rochambeau, composé de plus de 10 000 hommes et de 48 voiles, il appareille de Brest pour Newport en avril et mai 1780. Il y avait là les régiments du Bourbonnais, du Soissonnais, de Saintonge, de Deux-Ponts, la Légion de Lauzun, des corps d'Artillerie, du Génie. Une frégate emportait aussi 6 millions de livres. La Fayette était, lui, déjà parti de Rochefort le 18 février 1780 reprendre le commandement de troupes qu'il payait sur sa propre fortune dans l'armée américaine.

Nous ne pouvons ici reprendre le détail de cette intervention française aux cotés de l'armée de George Washington. Ce fut une guerre complexe sur plus de 1 500 km de Savannah à Boston, où en plus des engagements terrestres et des sièges, la flotte française sous les ordres de De Grasse et de D'Estaing joua un rôle primordial pour priver l'armée britannique de renforts et d'approvisionnement. Le 4 septembre 1781, plusieurs régiments français défilaient dans les rues de Philadelphie devant les représentants des 13 États qui, pour la circonstance, avaient levé leur chapeau. Tous les officiers français étaient passés par Philadelphie.

Le point crucial de cette guerre fut la Bataille de Yorktown en Virginie du 28 septembre au 17 octobre 1781. En plus des régiments français déjà cités, des troupes venues de Saint-Domingue et un corps du Royal-Artillerie de Metz participaient au combat. La Fayette déclarait alors « Humanity has won a battle, Liberty has now a country. » Après la reddition du Général Cornwallis, à Londres, le gouvernement tomba, la décision d'accorder l'Indépendance aux États-Unis allait être prise.

La Fayette rembarquait de Boston le 23 décembre 1781, toute l'armée française devait partir un an plus tard (26 décembre 1782). En 1783, les traités de Paris entre la Grande-Bretagne et les treize Colonies américaines, et de Versailles entre la France, l'Espagne, la Grande Bretagne reconnaissaient l'indépendance des États-Unis. La France récupérait des comptoirs en Inde, Saint Pierre et Miquelon et le droit de pêche sur les bancs de Terre Neuve ! On s'était battu d'abord pour des idées !

Les premiers américains à Paris

Arthur Lee, député secret du Congrès était à Paris depuis 1775 pour obtenir l'envoi d'armement. Puis Siléas Deane vint participer au recrutement de volontaires pour défendre la cause américaine. Benjamin Franklin arriva à l'automne 1776 avec les titres successifs de commissaire du Congrès puis de ministre plénipotentiaire. Il parlait le français et était déjà venu à Paris en 1767 et 1769. Sa connaissance du français l'avait fait désigner par George Washington pour tenter de rapprocher le Québec des 13 colonies américaines. Sa mission à Montréal en février 1776 auprès d'Étienne de Montgolfier, Supérieur de Saint Sulpice avait échoué.

À Paris il s'installa dans une propriété à Passy. Il menait grand train de vie avec toute une maisonnée. Sa vie mondaine et sentimentale était très remarquée.

Surnommé « l'ambassadeur électrique » une des gravures de cette époque portait en devise « Il arracha la foudre du ciel et le sceptre des tyrans ». Parmi ses relations habituelles on comptait Madame Helvetius et la Comtesse d'Houdetot (Anne-Catherine Ligniville née à Nancy 1722-1800). Il quitta Paris en 1785 après l'arrivée de Thomas Jefferson.

De 1782 à 1783 John Adams et John Jay étaient venus à Paris négocier le traité de Paix entre les États-Unis, l'Angleterre, la France et l'Espagne. Jefferson s'était installé dans l'hôtel de Langeac. Il fréquenta Buffon, Condorcet, Lavoisier.

Il fit venir ses filles avec leur gouvernante-esclave Sally Heming au sujet de laquelle il y a une controverse. Elle aurait été sa maîtresse et aurait eu, avec lui, deux enfants. Il avait émancipé son frère James qui, ayant appris la cuisine à Paris, revint à Philadelphie. Jefferson, ancien gouverneur de Virginie, était chargé principalement de favoriser le commerce en particulier du tabac, de l'huile de baleine, de peaux, de goudron, de bois.

Inquiet des guerres incessantes il écrivait que l'objectif des États-Unis est « la paix avec toutes les nations et leur droit au respect ». De concert avec Jefferson La Fayette écrivit alors un projet de Déclaration européenne des droits de l'Homme et du citoyen, à l'instar de la « Bill of Human rights » promulguée en Virginie avec George Mason en 1776.

À l'Hôtel de Langeac, Jefferson recevait aussi Jean-Antoine Houdon, Jacques-Louis David et le peintre d'Histoire américain John Trumbull, disciple de Benjamin West à Londres. Jefferson entretenait une relation suivie avec la Comtesse d'Houdetot, non seulement durant son séjour à Paris mais aussi dans une correspondance après son retour aux États-Unis.

Jean-Antoine Houdon et la statue de George Washington

Le parlement de Virginie avait voté en juin 1784 la commande d'une sculpture de George Washington. Ne trouvant pas de sculpteur américain, il fut décidé de solliciter un européen.

Thomas Jefferson, auteur des plans du capitol de Richmond, proposa Jean-Antoine Houdon qui avait déjà réalisé son propre buste, ainsi que celui de B. Franklin. Ayant refusé de travailler à partir d'un portrait, Houdon embarqua au Havre avec Franklin et deux praticiens le 28 juillet 1785 pour Philadelphie. De là, il rejoignit Mount Vernon où G. Washington s'était retiré après la fin de la Guerre d'Indépendance. En octobre, il présenta un buste en terre cuite au Congrès à New York, puis rentra à Paris. La statue définitive ne partit en Amérique qu'en janvier 1796.

De l'euphorie aux déceptions

Dans les années 1780 la France est à la mode à Philadelphie. Franklin était rentré en 1785 amenant J.A. Houdon avec lui. Ayant assisté au vol de la Montgolfière à Paris, il fit venir Jean-Pierre Blanchard, aérostatier, pour faire une démonstration. Le ballon s'éleva depuis le centre de la ville pour atterrir dans le New Jersey.

Cette euphorie s'accrut à l'annonce de la prise de la Bastille et l'on vit arriver des émigrés français sans perruque, non poudrés, comme l'étaient les américains. On se plaisait à trouver une parenté entre les Révolutions américaine et française. On dansait même la Carmagnole dans les salons. Anne Birgham tenait un de ces salons où les français étaient accueillis à « La Cour Républicaine ».

Il y avait plusieurs journaux français dont le « Courrier de la France et des colonies » fondé par le journaliste Gatereau, ou « l'Étoile d'Amérique », une turbulente « Société des amis de la Liberté et de l'Égalité ». Un recensement de 1790 montre qu'un philadelphien sur six est francophone.

L'année 1793 vit arriver aux États-Unis un grand nombre de réfugiés français provenant de Saint-Domingue (on disait couramment du Cap Français). Soutenue par la « Société des amis des Noirs » à Paris, en 1791 la révolte des esclaves avait éclaté ; les grands planteurs avaient signé, contre la Révolution française un traité avec l'Angleterre (Traité de Whitehall).

En juillet 1793 une flotte transportant 4 000 blancs et 2 000 noirs s'enfuit vers la côte Est des États-Unis. Deux mille arrivent à Philadelphie. Il y a parmi eux des esclaves dont beaucoup sont émancipés car la Pennsylvanie avait aboli l'esclavage dès 1780. Ils sont aidés en cela par la « French Benevolent society of

Philadelphia» ou Stéphane Girard et Pierre Du Ponceau ont un rôle actif. Ces colons repartirent pour la plupart fonder de nouvelles plantations de coton en Louisiane, et à l'Ouest de «La Frontière Sauvage», le Mississippi.

Cette arrivée coïncide avec le début de l'épidémie de fièvre jaune en août 1793 dont nous reparlerons. Arrivent aussi aux États-Unis environ 45 000 réfugiés et émigrés qui fuient les excès de la Convention et la Terreur. Cinq mille d'entre eux se fixent à Philadelphie. Ils ne partagent pas tous les mêmes idées : il y a des royalistes, y compris des Chouans accusés d'être manipulés par l'Angleterre, des républicains modérés. Beaucoup de membres de la noblesse ou de la bourgeoisie venus de France se retrouvent sur un mode «communautaire» chez Moreau de Saint Méry, exilé lui aussi, qui tient une librairie. Les réfugiés fuient les conflits, y compris ceux qu'annonçait la constitution d'une armée monarchiste contre-révolutionnaire alliée aux Autrichiens.

Une certaine francophobie se révéla alors aux États-Unis face à cet afflux d'exilés et aux nouvelles de la Terreur. À cela s'ajoutaient les difficultés du commerce avec l'Angleterre et les Antilles du fait de la guerre maritime et de l'arraisonnement de navires marchands. Le 19 septembre 1794 John Jay établissait pour les États-Unis un traité de commerce avec l'Angleterre qui mettait, *ipso facto*, un terme au traité d'Alliance signé avec Louis XVI en 1778. De 1798 à 1800 de sérieux affrontements maritimes aux Caraïbes dits «Quasi War» ont altéré les relations franco-américaines.

L'épidémie de fièvre jaune une affaire d'état

En août 1793 débuta une épidémie de fièvre jaune qui en trois mois devait emporter environ 5 000 des 45 000 habitants recensés à Philadelphie, et entraîna l'exode d'environ 20 000 personnes, y compris le gouvernement avec George Washington et Thomas Jefferson.

Le docteur Benjamin Rush, Professeur au Collège médical de Pennsylvanie, médecin réputé et signataire de la Déclaration d'Indépendance restait courageusement dans la ville. En l'absence de la connaissance de la cause réelle de la maladie (maladie virale transmise par un moustique), entre autres hypothèses, on accusa l'arrivée massive d'immigrants francophones de Saint Domingue fuyant la révolution menée depuis 1791 par Toussaint-Louverture. On accusait en particulier ceux qui étaient arrivés au port de Philadelphie sur un navire baptisé «Le Sans-culotte». Il est exact qu'une grave épidémie de fièvre jaune sévissait alors aux Antilles. C'est le moment où intervint Jean Devèze, médecin français formé à Bordeaux qui avait travaillé à Saint Domingue et contracté, lui-même, la fièvre jaune dont il avait acquis l'immunité.

Tandis que Benjamin Rush formé à Londres et à Edimbourg, appliquait aux malades la saignée (8 à 10 onces) et des purgatifs, Devèze donnait de petites quantités de vin chaud sucré, des bouillons et surtout des extraits de quinquina. Il recevait l'aide de Stéphane Girard, riche commerçant et banquier originaire de Bordeaux, qui obtint l'aménagement d'un manoir inoccupé en hôpital, dit Bush Hill Hospital. Dans le même temps, l'Hôpital de Pennsylvanie, lui, refusait les malades atteints de fièvre jaune.

Devèze, non seulement soignait ces malades, mais démontrait que la maladie sévissait à l'état endémique dans cette région des États-Unis avant l'arrivée des immigrants, et aussi que la fièvre jaune n'est pas contagieuse d'homme à homme.

La presse et le public s'emparèrent du différent médical entre Devèze et Rush accusant ce dernier d'aggraver la condition des patients. Le problème devint politique. Les Républicains, les progressistes de l'époque, optant pour les conceptions de Devèze, les Fédéralistes, conservateurs et nostalgiques de la couronne d'Angleterre optant pour les prescriptions de Rush, et l'interdiction du commerce avec les colonies françaises des Caraïbes. Le débat entre partisans de la Révolution française et partisans conservateurs francophobes devait devenir un des arguments de plus pour fixer le Congrès et le gouvernement à Washington.

Rush, Républicain convaincu, déclarait que le traitement de l'épidémie devait être « décidé par la majorité du peuple et non par des politiciens élitistes ».

À l'issue de l'épidémie, Devèze était considéré comme un héros, admis en 1796 à l'American Philosophical Society, la première société savante américaine. Il écrivit plusieurs mémoires et un traité sur la fièvre jaune, qui tombèrent dans l'oubli. Benjamin Rush démissionnera du « Medical College of Physicians ».

Châteaubriand en Amérique

Fin juillet 1791, François-René de Châteaubriand débarqué quelques jours plus tôt, près de Baltimore arrive à Philadelphie. Il dit sa déconvenue en découvrant la ville... « Philadelphie me paraît une belle ville, les rues larges, quelques unes plantées, se coupant à angle droit... l'aspect est monotone. En général, ce qui manque aux Cités protestantes des États-Unis, ce sont les grandes œuvres de l'architecture... dont l'antique religion catholique a couronné l'Europe. »

Il s'étonne aussi de voir que les Quakers sont pour beaucoup des gens d'affaires. Bien qu'il écrive à plusieurs reprises avoir rencontré G. Washington les historiens en doutent, d'autant plus qu'en réponse à une lettre de recommandation du marquis de la Rouerie, noble breton de Fougères, le Président dit n'avoir pu recevoir le « Chevalier de Combourg ». Cela n'empêchera pas

une très riche analyse de l'homme d'État dans les Mémoires d'outre-tombe. Après quelques jours à Philadelphie, Chateaubriand part pour un périple vers New York, Boston, les chutes du Niagara où il rencontre des tribus indiennes. Il y a des controverses sur la fin de son parcours vers les Natchez et le long du Mississipi, dont il emprunte les descriptions à plusieurs autres auteurs comme Bartram ou l'Abbé Raynal. Si ses récits autobiographiques aux États-Unis sont en partie fictifs, les critiques s'accordent pour conclure que peu importe s'il en a tiré des romans à succès comme *Atala* ou les *Natchez*.

Chateaubriand repasse par Philadelphie en novembre 1791, d'où il embarque le 10 décembre, sans argent, pour le Havre. À l'arrivée, sa mère dut emprunter de quoi payer sa traversée.

Le séjour de Talleyrand

Le 28 Avril 1792, un certain Taleroun (Charles-Maurice de Talleyrand-Perigord 1754-1838) débarque du « William Penn » à Philadelphie, en provenance de Londres avec le chevalier Bon Albert Briois de Beaumetz. En janvier, un émissaire du roi George III, lui avait intimé l'ordre de quitter le Royaume Uni sous peine d'être expulsé en France. À peine arrivé, Talleyrand écrit à Madame de Stael sa satisfaction (lettre du 02 mai 1792). Il est accueilli par Théophile de Cazenove, homme d'affaires et reçu dans les salons de « La Cour Républicaine ». Mais G. Washington refuse de le recevoir et Joseph Fouchet, ambassadeur se méfie de lui.

De quoi vivait-il ? Probablement en partie de la vente aux espagnols d'un plan d'invasion de leurs colonies d'Amérique du Sud par les anglais. Plan qu'il avait acquis à Londres et qu'il vendit 8 000 dollars.

Les réfugiés français, nombreux à Philadelphie, se retrouvaient dans la librairie de Médéric Moreau de Saint Méry (1750-1819) ancien député de Saint-Domingue à l'Assemblée nationale, tombé en disgrâce après un échec dans sa gestion du maintien de l'ordre dans l'île^[3].

Après une période faste, les portes de Philadelphie se ferment, Talleyrand ne consent pas à parler anglais, il est caustique et on le rencontre avec une maîtresse noire à son bras.

Il est pourtant reçu à la Société Américaine de Philosophie, le 15 avril 1796, avant de rembarquer pour la France le 13 juin sur un bateau danois le « Den Nye Prove » ou la nouvelle entreprise. Dans une lettre à Mme de Stael, Talleyrand avait sollicité qu'elle use de son influence auprès de Tallien pour être rayé de la liste des Émigrés établie par la Convention.

L'exil de Louis-Philippe d'Orléans

Ayant suivi le Général Dumouriez (1739-1823) dans sa fuite vers l'armée autrichienne en 1793, le fils de Philippe Égalité, guillotiné le 6 novembre 1793, après une vie d'errance part pour les États-Unis depuis Hambourg en 1796. Il séjournera 4 ans à Philadelphie où ses jeunes frères, Louis Antoine et Louis-Charles âgés alors de 11 et 7 ans le rejoignent. Leur mère, épouse de Philippe Égalité, venait de les faire sortir de prison. Ils mènent une vie fort modeste, mais leur appartenance à la famille des Bourbons fait qu'ils sont reçus et peuvent voyager. Lors d'une visite en Nouvelle-Angleterre, une modeste bourgade du Massachusetts sera, en son honneur et en reconnaissance du soutien de la France, dénommée Orléans (6 000 habitants).

Pourtant éduqué « à la Jean-Jacques » par Madame de Genlis, et exposé à la culture anglaise lors de plusieurs séjours en Grande-Bretagne, Louis-Philippe a écrit un « Journal de mon voyage en Amérique ». Il ne semble pas s'être notablement inspiré de ces expériences lorsqu'il devint Roi des Français.

Lors de la restauration du Château de Fontainebleau pour le mariage de son fils Ferdinand-Philippe, certaines pièces de la Galerie des Assiettes de Sèvres représentent, à sa demande, des paysages des États-Unis.

Les du Pont de Nemours

Pierre-Samuel du Pont de Nemours (1739-1817) qui en tant qu'expert économiste avait été désigné par Calonne pour participer à la rédaction du Traité de Versailles en 1783 avait échappé de peu à la guillotine, sauvé par la chute de Robespierre. Il s'était montré fidèle à Louis XVI, participant avec ses fils à la protection des Tuileries un jour d'émeute.

Il arriva au Rhode Island le 1^{er} janvier 1800 puis à Philadelphie.

Ayant connu T. Jefferson à Paris il s'engagea en 1802 dans la diplomatie franco-américaine devant aboutir à la vente de la Louisiane.

Son fils Eleuthère, qui avait été un des collaborateurs de Lavoisier, fonda à Wilmington près de Philadelphie une fabrique de poudre qui est devenue le plus grand Trust chimique du monde. Le procédé de fabrication des poudres à canon avait été considérablement perfectionné par Antoine Lavoisier (1743-1794) lorsqu'il était Régisseur du Service Royal des Poudres en particulier par la production industrielle du salpêtre. Le second fils de Pierre-Samuel, Victor-David (1767-1827) devint diplomate et fut Consul de France aux États-Unis.

Les Bonaparte en Amérique

Le premier des frères Bonaparte à débarquer aux États-Unis fut Jérôme (1784-1860). Envoyé par Napoléon aux Antilles pour servir dans la Marine, il y mène une vie dispendieuse et, bravant l'ordre de revenir en France, il s'embarque sur un navire américain pour arriver à Norfolk le 20 juillet 1803. A Philadelphie, Louis Pichon, Chargé d'Affaires français est embarrassé de devoir payer ses dettes. À l'automne 1803, Jérôme souhaite épouser Elisabeth Patterson, fille d'un riche armateur de Baltimore. Elle est séduite par tout ce qui vient de France. La diplomatie aidant, on souhaite faire renoncer Jérôme à ce mariage. Le 24 décembre, il se fait dans la clandestinité, mais est jugé illégitime par les français car, mineur, Jérôme devait avoir une autorisation de sa mère Laetitia. Pichon sera démis de ses fonctions.

En mars 1805, le couple embarque sur « L'Erin », navire appartenant au père d'Elisabeth. Elle est enceinte mais n'a pas l'autorisation de séjourner en France. Jérôme ayant débarqué à Lisbonne, à beau supplier Napoléon, alors dans les préparatifs de son couronnement de roi d'Italie à Milan, il est inflexible. Elisabeth mettra au monde à Londres le 7 juillet 1805 Jérôme-Napoléon Patterson (1805-1870) qui ne sera autorisé à porter le nom de Bonaparte qu'en 1856.

Le mariage étant annulé, la mère et l'enfant retournent à Baltimore. Jérôme épousera Catherine de Wurtemberg quelques jours après avoir été sacré roi de Westphalie en 1807.

Jérôme-Napoléon Patterson-Bonaparte aura un fils, Jérôme-Napoléon lui aussi, qui servira dans l'armée de Napoléon III à Solferino, en Algérie, au siège de Paris.

Joseph-Bonaparte, le frère aîné de Napoléon, après avoir été successivement roi de Naples et de Sicile, puis d'Espagne, quitta clandestinement et sous un faux nom, la France pour l'Amérique au lendemain de Waterloo. Débarqué à New York, il révèle son identité au Maire qui croyait accueillir Lazare Carnot ! Puis, séjournant à Philadelphie, sous le nom de Comte de Survilliers, il acquiert en 1816 une propriété dénommée « Point Breeze » dans le New Jersey à 40 km de là. Il s'y fait construire une grande maison sur une hauteur dominant la Delaware, il achète des fermes, un lac, aménage 12 miles de route. Il y séjournera jusqu'en 1832 menant une vie très mondaine, on le surnomme « The Gentle Bonaparte ». Il accueillit là des banquiers comme Stéphane Girard, Nicholas Biddle (1786-1844), des hommes politiques, comme John Quincy Adams, futur président des États-Unis. C'était aussi un point de ralliement des généraux français de l'Empire, exilés dont certains s'employèrent à développer des plantations à l'ouest du Mississipi avec des colons réfugiés de Saint-Domingue, en particulier en Alabama où s'était installé Joseph Lakanal (1762-1845).

Cette maison devait en partie brûler, on accusa une amie diplomate russe, éconduite, d'en être la cause. Il fit construire alors un manoir à trois corps de bâtiment d'après les plans de son château de Prangins en Suisse (construit en 1730). Ce manoir aux allures princières remarquablement meublé, était agrémenté de nombreuses œuvres d'art :

- Une version de *Napoléon Bonaparte franchissant les Alpes* de JL David,
- *Deux lions et un faon*, de Frans Snyders
- *La toilette de Psyché*, de CJ Natoire,
- *Une Adoration des bergers* d'Anton Mengs,
- De nombreux portraits de membres de la famille impériale par François Gérard,
- Des statues de sa famille par Lorenzo Bartolini (1777-1850),
- Des sculptures représentant ses sœurs Elisa Bacchioni et Pauline Borghèse en Vénus Vitrix, par Canova,
- *Tarquin et Lucrece* du Titien et d'autres toiles de Rubens, Murillo, Canaletto, L. de Vinci, Velasquez^[4], ...

L'épouse de Joseph, Julie Clary Bonaparte, fille d'un riche marchand de Marseille était restée à Florence. Leurs deux filles, Zénaïde et Charlotte rejoignirent leur père. Zénaïde arrivée en 1823 avait épousé son cousin le naturaliste Charles-Lucien Bonaparte (1803-1857) fils de Lucien, qui devait devenir un des célèbres ornithologues de son époque.

Joseph avait pour maîtresse Ann Savage, jeune Philadelphienne dont il eut deux filles, Caroline Charlotte et Pauline Josèphe Anne.

Il repartit à Londres en 1832 où il rencontra une partie de sa famille, puis à Florence auprès de sa femme, où il mourut en 1844. Il légua la propriété de Point Breeze à son petit fils, Joseph-Lucien Bonaparte (1824-1865) qui la revendit. Elle finit dans les mains d'Henry Beckett, ancien consul britannique à Philadelphie qui fit démolir le manoir.

Alexis de Tocqueville et la démocratie américaine

Alexis Clerel, Vicomte de Tocqueville (1805-1859) jeune magistrat au tribunal de Versailles, avec son collègue Gustave de Beaumont (1802-1866) sont envoyés en mission aux États-Unis en avril 1831 pour y étudier le système pénitentiaire en partie inspiré, à Philadelphie au moins, par les Quakers. Ils y restèrent 9 mois rentrant en février 1832.

Ils visitèrent les prisons de New York, Boston, Philadelphie, Washington. Ils allèrent aussi à la Nouvelle Orléans et au Canada. Ils rencontrèrent partout en

observation directe, des dirigeants, des négociants, des pasteurs, des gens de la rue dans les auberges, les bateaux, les diligences. Ils furent reçus dans tous les milieux, assistèrent aux cérémonies du 4 juillet (Independance Day) à Albany et aussi à une session du Congrès.

Ils remarquèrent une atmosphère égalitaire, un fort sentiment patriotique, mais furent choqués par une certaine grossièreté.

Rentrés en France ils fournirent un rapport sur le système pénitentiaire américain. Si Beaumont écrivit un récit romantique oublié « Marie ou de l'Esclavage aux États-Unis » (1835), les deux tomes « De la démocratie américaine » publiés par Tocqueville en 1835 et 1840 font toujours autorité non seulement comme analyse du système politique et social américain mais comme un ouvrage précurseur de sociologie.

Quelques particularités qui distinguent les États-Unis de la France à la fin du XVIII^{ème} siècle

Le cosmopolitisme

Si l'on excepte les Indiens d'origine (native Indians) et les migrants venant d'Amérique latine et d'Asie au XX^{ème} siècle, ce sont des Européens qui depuis l'origine, fuyant l'intolérance et la misère ont fait les États-Unis. Dès 1562, des Huguenots français envoyés en Amérique par Colligny fondèrent la Caroline ainsi nommée en l'honneur du roi de France, Charles IX. Ils avaient débarqué en un lieu qu'ils nommèrent Port Royal et édifièrent Charleston. Depuis on ne saurait citer tous ceux qui sont partis aux États-Unis pour trouver la liberté de s'exprimer et d'entreprendre.

L'intégration des migrants se fait sur une seule génération en grande partie grâce à l'entraide qu'apportent les communautés. En France, il faut le plus souvent deux, voire trois, générations, pour que cette assimilation soit réelle et complète.

Le passage de l'individualisme, qui pousse un émigré à quitter sa terre natale, au patriotisme pour le pays d'accueil et à l'adhésion à une nouvelle nation est le fait d'un mélange subtil de l'esprit de reconnaissance et de contraintes sociales.

La détermination et l'énergie de nombre d'américains trouvent leur source dans la mémoire individuelle, familiale ou communautaire de la misère morale ou économique qu'eux même ou leurs ascendants ont fui.

Le soir de la Saint Patrick à l'Academy of music de Philadelphie la salle de concert est constellée de châles, de cravates et de pochettes vertes en mémoire d'ancêtres Irlandais qui ont quitté leur pays lors des famines du XIX^{ème} siècle.

La place de la religion

Lors de la fondation la République américaine, non seulement la tolérance religieuse mais aussi la pratique constituaient des bases sociologiques intégratives.

L'arrivée des Pellerins à Provincetown où le rocher qu'ils ont foulé en débarquant en novembre 1620 devenu un monument historique, a été sacralisée. La commémoration de l'Action de Grâce qu'ils offrirent en remerciement à Dieu a été instituée fête nationale dite de Thanksgiving par Abraham Lincoln en 1863. L'inspiration Calviniste se retrouvait chez les Puritains et les Quakers, non seulement dans la pratique religieuse mais dans la vie sociale et dans les institutions.

À l'époque ou en France on célébrait le Culte de « l'Être suprême » (8 juin 1794), aux États-Unis on imprimait sur les billets de banque « In God we trust ». George Washington et tous ses successeurs à la présidence ont prêté serment sur une Bible aux décors maçonniques. La Bible était en 1776 le Livre commun aux douze religions présentes. Les adresses présidentielles se terminent souvent par « God bless America ».

Primauté de l'économie et du négoce

La libre entreprise et la recherche du bonheur (pursuit of happiness) assignent une place prépondérante à l'économie et au commerce. L'histoire des relations entre la France et les États-Unis de 1778, date du Traité d'Alliance signé par Louis XVI et Franklin, à 1803, année de la vente de la Louisiane, est émaillée d'avatars commerciaux. Alors que la politique française, quelque fut le régime, visait à combattre le Royaume-Uni, celle des États-Unis avait pour but de maintenir ou de rétablir les échanges commerciaux avec tous les pays d'Europe.

L'exportation en Amérique et aux Antilles des conflits entre la France, l'Angleterre et l'Espagne avait grandement perturbé la prospérité des colonies américaines. La politique de neutralité américaine initiée dès les années 1790 devait être confirmée par la doctrine du président James Monroe qui, après avoir été ambassadeur en France de 1794 à 1796, avait participé aux négociations d'achat de la Louisiane. Cette politique qui prévalut tout au long du XIX^{ème} siècle permit aux États-Unis de conquérir leur propre territoire.

L'arrivée du corps expéditionnaire américain en France en 1917 inaugurerait une ère nouvelle de la politique étrangère américaine marquée par le fameux « La Fayette nous voilà » prononcé alors sur sa tombe au cimetière Picpus par le Colonel Charles Stanton le 4 juillet.

La défiance vis-à-vis d'un État centralisé

Dès la naissance du pays, le pouvoir était d'abord celui des communautés.

Chez les Puritains et les Quakers il n'y a pas d'église, pas de prêtres. Les colonies n'avaient pas d'aristocratie. L'égalitarisme prôné par Calvin a dominé l'organisation sociale. Si les principes d'austérité ont été considérablement atténués par la recherche de l'accomplissement et de la réussite de soi, ce qui suppose un esprit de compétition, il en persiste des tendances fortes. À titre d'exemple le principe selon lequel la richesse oblige. C'est ainsi qu'il est d'usage, sinon de morale civique, de faire des dons à la collectivité, de créer des fondations, sources d'un mécénat considérable à l'origine des plus grandes collections d'œuvres d'art aux États-Unis. La très récente Fondation Bill Gates champion de l'industrie informatique en est un vivant exemple. Le système fiscal américain a précédé depuis très longtemps les dispositions prises en France dans le domaine du mécénat.

L'échec d'Al Gore aux élections présidentielles de 2000, alors qu'il avait la majorité des voix, rappelait que le système électoral américain a donné à chaque État la possibilité de choisir ses délégués à la Convention qui élit le président. La récente campagne des « Tea parties », mouvement populiste, non seulement évoque l'historique « Boston Tea Party » de 1773 mais surtout montre la persistance d'un pouvoir communautaire.

Conclusion

Les présences françaises à Philadelphie entre 1777 et 1832 ont été le reflet tant des événements politiques que des idées portées par les Lumières depuis Isaac Newton, John Locke, Charles de Montesquieu, Jean-Jacques Rousseau et traduites de façon souvent douloureuses dans un pragmatisme révolutionnaire, mais aussi de façon constructive par des hommes d'État. Les français à Philadelphie, idéalistes, réfugiés, entrepreneurs et politiciens ont participé de ce cosmopolitisme qui caractérise depuis leur origine les États-Unis. Les échanges à Philadelphie ou à Paris ont été denses et riches. En France, il y eut des paradoxes comme le retour vers le monarchisme de La Fayette ou de Tocqueville. Dans les deux pays, la transition du XVIII^{ème} au XIX^{ème} siècle porte les prémices d'une modernité qui est encore la nôtre. Durant la période que nous avons survolé, la France avait dû renoncer à ses rêves, mal connus de nos jours, de créer un empire franco-américain du Saint Laurent aux Antilles. L'Angleterre et la France si longtemps rivales, finissaient par laisser le Nouveau Monde se construire lui-même.

Nous terminerons en citant Alexis de Tocqueville :

« Des liens intellectuels unissent entre elles les parties les plus éloignées de la terre, et les hommes ne sauraient rester un seul jour étrangers les uns aux autres... Aussi remarque-t-on moins de différence entre les européens et leurs descendants du Nouveau Monde, malgré l'océan qui les divise, qu'entre certaines villes du XIII^{ème} siècle qui n'étaient séparées que par une rivière » (De la Démocratie en Amérique, I p. 596-597).

Les liens du travail n'échapperont probablement pas aux mêmes considérations.



Discussion

Lançant la discussion, notre Présidente, Mme Christiane Dupuy-Stutzmann s'appuie d'abord sur la citation de Tocqueville mentionnée par Paul Vert et selon laquelle il y aurait moins de différence entre la France et les Etats-Unis qu'entre deux villes françaises au treizième siècle. Elle interroge le conférencier sur la personnalité de La Fayette, sur l'état d'esprit américain en 1917. L'échange de vues se poursuit avec les interventions de MM. Flon, Roth, Perrin, Laxenaire, Boulangé, Bonnefont, Labrude, Larcant. Diverses questions sont abordées : le paiement de la Louisiane ; le sens du mot « république » ; la célébrité de Louis XVI aux Etats-Unis ; l'originalité des Quakers et des Amiches ; l'épidémie de fièvre jaune et ses conséquences ; le rôle probablement surfait de La Fayette.



Notes

- [1] Il en deviendra Vénérable Maître en 1779.
- [2] Un groupe en biscuit de porcelaine de Niderviller commémore alors cet événement.
- [3] Talleyrand, ministre des Affaires Étrangères de Bonaparte nommera Moreau de Saint Méry ambassadeur en Italie.
- [4] La vente de la collection de Joseph Bonaparte eu lieu à Philadelphie en 1847, elle comportait plus de 200 œuvres.



Bibliographie

« Présences françaises à Philadelphie 177-1832 de La Fayette à Tocqueville »

- Aldridge A.O. *Franklin and his french contemporaries*. New York, University Press 1957.
- Balch T. *Les français en Amérique pendant la guerre de l'Indépendance des États-Unis 1777-1783*. Paris, Sauton édit. 1872.
- Cain J. *Benjamin Franklin et la France*. Catalogue d'une exposition 1956. Bibliothèque nationale édit.
- Conway M.C. *Thomas Paine (1737-1809) et la Révolution dans les deux mondes*. Traduit par F. Rabbe. Paris, Plon-Nourrit 1900.
- Devèze J. *Dissertation sur la fièvre jaune qui régna à Philadelphie en 1793*. Paris, Huzard édit. an XII 96 p.
- Duroselle J.B. *La France et les États-Unis des origines à nos jours*. Paris, Seuil édit. 1976.
- Eart J.L. *Talleyrand in Philadelphia*. Pennsylvania Magazine of History and Biography 1967 ; 91 : 282-298.
- Fohlen C. *Jefferson à Paris, 1784-1789*. Paris, Penin édit. 1995.
- Gaigneron A. de *Washington sculpté par Houdon*. Connaissance des Arts 1976, n° 287 p. 20-27.
- Higonnet P. *Sister Republics : the Origin of French and American Republicanism*. Harvard University Press 1988.
- Lacombe B. de *La vie privée de Talleyrand, son émigration, son mariage, sa retraite, sa conversion, sa mort*. Paris, 1910 Plon-Nourrit édit.
- Lacorne D. *L'invention de la République américaine*. Paris, Hachette édit. 2008.
- Lewis M.J. *Philadelphie, l'utopie modeste de William Penn*. in *De l'Esprit des villes, Nancy et l'Europe au siècle des Lumières 1720-1770*. Paris, Artlys édit. 2005 p. 295-297.
- Michaux F.A. *Mémoire sur la fièvre jaune : résultat d'observations faites dans les ports de mer des États-Unis de l'Amérique du Nord*. Paris, Baillière édit. 1852.
- Miller L.H. et Emgarth A.M. *Philadelphie à la française. La présence culturelle et historique des Français dans la vallée de la Delaware*. Beach Lloyd pub. Wayne PA 2007.
- N... *Réfugiés français de Saint Domingue en Amérique*. <http://fr.wikipedia.org>.
- Potofsky A. *The « non-aligned status » of French Emigrés and Refugees in Philadelphia, 1793-1798*. Transatlantica 2006, 2. <http://transatlantica.revues.org>.
- Saint-Bris G. *La Fayette*. Paris, Gallimard 2007.

- Tocqueville A. de *De la démocratie en Amérique*. Paris, Gallimard 1961, Tomes I et II.
- Tower c. *Joseph Bonaparte in Philadelphia and Bordentown*. The Pennsylvania Magazine of History and Biography 1918, 42 : 289-309.
- Vincent B. *La Fayette et la guerre d'Indépendance : neuf lettres inédites*. Sources n° 16, printemps 2004 pp. 7-64.
- Viviani M.H. *Le voyage de Chateaubriand en Amérique*. Association orléanaise Guillaume Budé. <http://bude-orleans.com> 2010.
- Wood G. *The creation of the American Republic 1776-1787*. University of North Carolina Press 1969.